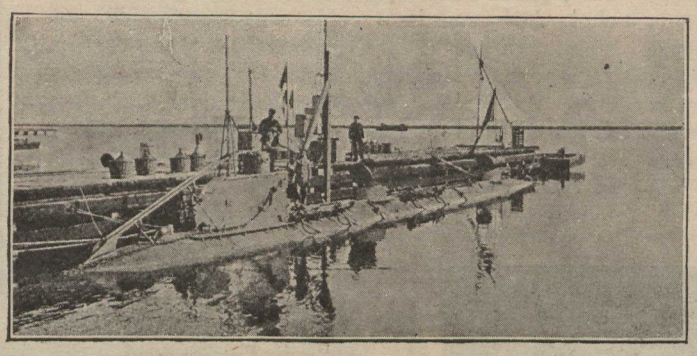
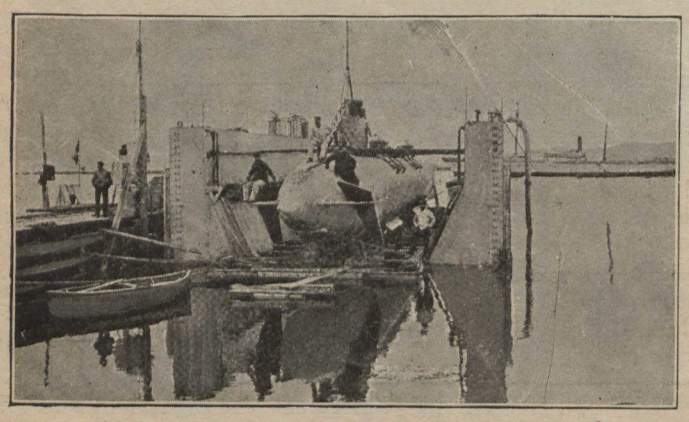
La catastrophe du "Farfadet"

TOUT le monde a encore présente à l'esprit l'histoire de la destruction du sous-marin français le "Farfadet", le 6 juillet dernier, engloutissant douze hommes de son équipage, et tout le monde connaît les cruelles péripéties du sauvetage qui n'a pas abouti. C'est en rade de Bizerte sur la côte africaine que l'accident s'est produit. Le "Farfadet" a coulé dans 60 pieds d'eau, à une faible distance de la côte, où est situé l'arsenal remarquable de Sidi Abdallah.

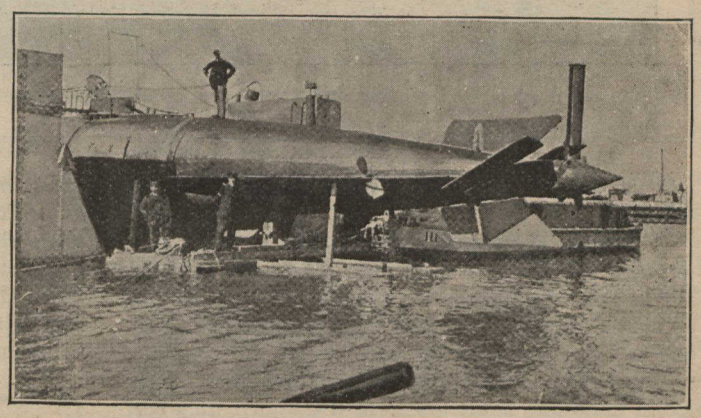
Le "Farfadet" a été mis en chantier en 1899, lancé en 1901 et ses essais très prolongés, avaient donné toute satisfaction. Il mesure 120 pieds de longueur et déplace 185 tonneaux. Il a une seule hélice mue par l'électricité fournie par des accumulateurs. Le sous-marin avait été envoyé de Rochefort, en France, le 1 août 1903 et traversa la Méditerranée, arrivant en Algérie sans encombres, mais après le plus sensationnel voyage que l'on puisse imaginer. Quand il est passé à Gibraltar, la flotte anglaise était en train de démolir un vieux ponton, dont on avait fait une cible en pleine mer. Les anglais avaient déjà épuisé bien des boulets et le ponton restait à flot. Ce que voyant le commandant du sous-marin imagina de donner une leçon de tir à messieurs les anglais. S'approchant sans être vu le sous-marin lança une torpille au navire fantôme, qui santa en l'air comme un crapaud au grand ébahissement des anglais, qui s'apprêtaient à pointer de nouveau. Ils n'ont su que plus tard le tour qu'on leur avait joué. Ils ne s'en sont du reste jamais vantés.



Le "Farfadet" à l'appontement de l'arsenal



L'avant du "Farfadet"



L'arrière du "Farfadet"

Le malheur arrivé au "Farfadet" est dû à des circonstances purement fortuites et non point à une erreur dans le calcul des plans. La catastrophe s'est produite par une imprudence: par le mouvement irréfléchi d'une main qui a ouvert ou plutôt rouvert un couvercle au moment de la plongée: la minute même où le bateau s'enfonçait. L'eau est entrée en cascade à l'intérieur du bâtiment. Quand le "Farfadet" a coulé, l'air, chassé par l'eau qui prenait sa place, a poussé le commandant et deux hommes à la surface. Ils furent sauvés. Onze hommes sont restés dans le "Farfadet" et ils y sont morts.

Certes il n'y a pas dans l'histoire de la marine d'aucun pays, d'agonie aussi horrible que la leur.

Qu'on nous permette de reproduire ici l'effrayant tableau qu'en trace le "Figaro" de Paris :

Quelles minutes, qui sont des quarts d'heure, et quels quarts d'heure qui sont des heures! Mais voici l'espoir qui renaît. On vient à leur aide, on va les sauver. Ils sentent, à travers la nappe d'eau qui les environne, l'affectueuse solidarité des camarades, la paternelle émotion des chefs. Tout ce monde, hâtivement, fiévreusement, va s'employer pour eux. Allons, allons, courage! Et, de toutes les forces de leurs poings et de leur voix, ils répondent aux appels, ils redoublent l'effort vigoureux des sauveteurs. Mais le temps passe; un jour, long comme un siècle, s'est écoulé. Et à présent, c'est la nuit, une nuit doux fois plus noire après une telle journée. Songez aux pensées de ces hommes, dans ces ténèbres épouvantables, à leur situation terrible au milieu de cet air de plus en plus rare, de moins en moins respirable, à l'effroyable tension de leurs yeux, de leurs oreilles, de leurs cerveaux. J'imagine que, dans ce lugubre silence, chacun d'eux devait entendre battre son coeur, comme on entend, durant les insomnies, le tic tac d'une montre. Et douze heures ainsi se succédèrent jusqu'à l'aube, s'il y a une aube en de telles profondeurs. Puis une autre journée commença, puis encore une nuit dont il faut renoncer à se représenter les horreurs. Au dehors, sans oser se l'avouer encore, les sauveteurs désespéraient. Mais en bas, dans l'étroite cage où les vivants étaient ensevelis, quelle lutte dernière, quel héroïque combat devaient être engagés contre la mort! — la mort, de seconde en seconde plus proche, et à laquelle il allait falloir s'abandonner!

Mais non. Le sous-marin a remué, l'oeuvre de salut est en train de s'accomplir. Le petit bateau est désenvasé. Il remonte. Une lueur encore douteuse éclaire les infortunés. Elle se précise à mesure. C'est bien le jour, c'est bien la lumière de la terre, la lumière du rivage qui est là tout près et où sont entassés les mères, les femmes, les fils, dont la torture est tout aussi grande. Encore un effort, c'est la résurrection, c'est la vie! L'arrière du sous-marin est arrivé à fleur d'eau. On s'est mis en rapport avec les naufragés; on leur a parlé, on les a entendus. On leur a insufflé un peu du bon air du dehors, de cet air salin qu'ils connaissent si bien, qu'ils aiment tant, et qu'ils ont largement aspiré de tous leurs poumons et de tout leur coeur. Il n'y a plus de doute, désormais; c'est bien le salut, c'est bien la délivrance. Ils demandent s'ils peuvent ouvrir le capot, sortir enfin de leur tombeau. Encore une minute de patience! Oh! ils veulent bien, les braves gens! Ils ont assez souffert et assez attendu pour subir volontiers une dernière minute de souffrance et d'attente. Qu'est-ce qu'une minute pour qui revient presque de l'autre monde, et a déjà éprouvé comme la sensation de l'éternité?

Une minute, hélas! c'est plus qu'il n'en faut pour détruire toute espérance et pour causer l'irrémédiable ruine. A cet instant, une chaîne se casse, et, lourdement, lugubrement, le sous-marin retombe sous les flots. Cette fois, c'est bien fini. La terre qu'ils ont entrevue, ils ne la reverront plus, et le coeur se glace à l'idée des regards de détresse et peut-être même des paroles dernières qu'ont dû échanger entre eux ces malheureux. C'est l'heure où les dépêches, dans leur laconisme navrant, signalaient: "Les naufragés ne répondent plus aux appels!" Qu'auraient-ils répondu ? S'ils n'étaient déjà inanimés, l'agonie était commencée, l'agonie physique après l'agonie morale; les forces s'en étaient allées, et tout au plus, dans les brouillards de la mort, devant ce yeux agrandis, devant ces cerveaux presque éteints, devaient passer l'ultime vision, le souvenir suprême de tous les êtres chers qu'on a laissés au loin, et que l'on n'embrasse jamais assez au moment des départs.

Après dix longues journées d'efforts fiévreux et de travaux sans arrêt, on a repêché le navire et on a retiré de leur cercueil d'acier les cadavres des marins. Il est humainement impossible de décrire l'horreur du dernier spectacle. Les cadavres des infortunés témoignent d'une lutte désespérée avec la mort.

Les scaphandriers passant des chaînes et des câbles sous la coque du sous-marin pour tenter de sauver les hommes emprisonnés dans ce cercueil d'acier.

Les corps des victimes ont été ramenés en France à bord du croiseur "Ville de Naples" et on leur a fait, à Marseille, des obsèques vraiment impressionnantes.

Un à un, sous les yeux de plusieurs milliers de personnes massées dans les rues, les cercueils ont défilé, placés sur des prolonges d'artillerie attelées de quatre chevaux et ornées de trophées aux trois couleurs. Tout Marseille était là, haletant et silencieux. Partout des signes de deuil: les drapeaux des monuments publics et de tous les navires ancrés dans le port étaient en berne.

Détrail navrant :

Au cours de la cérémonie la mère du second maître du "Farfadet" est morte. La malheureuse femme n'avait pu survivre à la douleur que lui avait causée la catastrophe de Bizerte.

Hélas, la France et l'humanité garderont longtemps le souvenir de ces héros morts victimes du devoir à la patrie et comme dit le poête :

Entre les plus beaux noms leur nom est le [plus beau,
Toute gloire près d'eux passe et tombe [éphémère,
Et comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en [leur tombeau!